

Histoire.

Ginette Kolinka, la mémoire vive

Pour que la mémoire vive, la rescapée des camps de concentration nazis Ginette Kolinka est venue raconter sa Shoah au collège Politzer. Une irruption de l'histoire personnifiée dans ces vies d'adolescents, qui s'engagent à relayer ce témoignage.

« **Je suis normale ?** », demande-t-elle. « **Oui** », répond de concert la salle. Apprêtée, cheveux courts, boucles d'oreilles et bracelets, Ginette Kolinka explique : « **Pour reconnaître les juifs, pour nous différencier, nous, la vermine, on nous a d'abord obligés à porter une étoile jaune.** »

Vendredi 26 janvier dernier, le collège Georges-Politzer recevait une invitée de choix, marquée dans sa chair par l'expérience des camps. Dans une salle bondée, les 142 élèves de 3e auront vécu un moment historique qui laissera une trace indélébile dans leur mémoire. Une mémoire dont les représentants de cette dernière génération à pouvoir écouter les témoins directs de la Shoah ont promis d'être désormais les passeurs.

Ambassadrice de la mémoire

Revenue d'entre les morts, elle ne voulait pas raconter sa guerre comme les vétérans. Déportée à 19 ans dans « **l'enfer** » du camp de concentration et d'extermination d'Auschwitz-Birkenau, l'ambassadrice de la mémoire sillonne désormais inlassablement depuis 2000 la France, à la rencontre des collégiens et lycéens. Comme pour rattraper un demi-siècle de silence, durant lequel elle avait caché son passé et éludé les questions de son fils Richard, qui deviendra le batteur du groupe Téléphone. Des mots qu'elle a trouvés pour ses petits-enfants, puis pour des milliers d'adolescents.

Alors depuis, elle dit l'indicible inlassablement. Elle avoue « **avoir eu de la chance** », ne se considère pas « **comme une héroïne** », déteste que l'on gâche les épluchures de pommes de terre et n'a plus versé de larmes depuis son retour des camps. Si la survivante qui va fêter ses 99 ans cette semaine est un peu dure d'oreille, se déplace avec difficulté, se perd un peu dans ses photos et s'excuse « **si [s]es souvenirs se mélangent** », elle raconte cette période de sa vie avec vivacité et franc-parler pendant deux heures, d'une voix un peu éraillée, mais avec une diction fluide.

Aux murs rouges, une étoile jaune, des paroles de déportés, une carte de la France d'époque, avec sa zone libre ou occupée. **« C'était comme deux pays différents. Au nord, ça a commencé par l'obligation de se faire recenser dans les commissariats. Puis, mon père n'a plus pu travailler, interdit de mettre un pied dans son propre atelier. »**

En 1942, la famille est dénoncée, **« non pas comme juifs, mais comme communistes ! »** Exil à Aix-les-Bains, en zone libre. Pour les faux papiers, la famille Cherkasky, d'origine ukrainienne, **« choisit des noms bien français, en se renseignant sur les églises où ont eu lieu les baptêmes et les communions »** pour plus de crédibilité. Ginette garde imprudemment son ancienne carte d'identité, qu'elle sera obligée de déchirer en petits morceaux pour l'avalier, afin de ne pas être confondue lors d'une fouille. Elle l'a fait passer avec une gorgée d'alcool, ce qui lui permet de ne pas trembler pendant l'interrogatoire qui suivit.

« La Gestapo est chez nous »

Mais lors de l'estival printemps 1944, elle voit débarquer des hommes vêtus de manteaux et chapeaux de cuir : **« La Gestapo est chez nous ! Ils étaient tellement fiers de faire peur qu'ils gardaient ces habits même en pleine canicule... »**

Direction la prison d'Avignon, puis celle des Baumettes, avant l'internement au camp de Drancy. Le 13 avril 1944, c'est la déportation en train, **« parqués comme des bêtes dans des wagons à bestiaux »**, en direction du camp d'Auschwitz-Birkenau. À l'arrivée, Ginette incite son père et son frère de douze ans, éprouvés par le voyage, à monter dans les camions. Un conseil fatal puisque, considérés comme trop faibles pour travailler, ils sont immédiatement gazés.

« Où est ma famille ? », demande-t-elle. **« Vous ne les reverrez plus : ces cheminées, cette odeur, ce sont eux qui sont là dedans »**, nargue une kapo.

Les yeux mi-clos, comme si elle revivait son histoire, la survivante raconte la nudité forcée, les rares douches glacées ou bouillantes, les baraquements à perte de vue où on dort à même le plancher, la terreur quotidienne de l'appel, les maladies, les vols, les inutiles corvées, les coups, les cadavres, l'eau croupie, le froid, la soif et la faim, la cruauté des nazis et des kapos, la perte de l'humanité... Les exemples de l'horreur et de la banalité du mal font souvent frissonner la salle.

On vivait constamment dans la peur et dans la crasse. La moindre blessure devenait une plaie affreuse qui pouvait vous tuer...

Les questions fusent : **« Vous avez côtoyé Marceline Loridan-Ivens ? Et Anne Franck ? Et Simone Veil ? »** Ginette raconte qu'avec cette dernière, glacées, elles se sont blotties l'une contre l'autre pour se réchauffer et que la future femme d'État lui a probablement sauvé la vie en lui offrant une robe.

Début 1945, elle est transférée dans les camps « **de concentration, pas d'extermination** » de Bergen-Belsen, puis de Theresienstadt, « **où nous étions mieux nourris et où le travail n'était pas très dur** ». Ultime épreuve, elle réchappe du typhus avant le retour. La jeune fille partie « **gras-souillette** » revient de deux ans en enfer en pesant 26 kilos.

Plus de larmes

Si elle dit « **ne pas avoir eu de difficultés à revenir à la vie normale** », elle a longtemps caché le matricule tatoué sur son bras, « **ce numéro qui me rappelle toujours les camps et que j'aurais aimé faire effacer** ».

À la question « **Faites-vous encore des cauchemars ?** », elle répond : « **Plus maintenant. Je crie sur tous les toits que j'ai de la chance d'être là et de pouvoir raconter ce que j'ai vécu. On n'oublie pas évidemment, mais on ne vit pas constamment avec la faim, la soif, le froid... Par contre, ce qui me chiffonne, c'est que je n'ai plus jamais versé de larmes ni pu m'apitoyer depuis.** »

Joce Hue



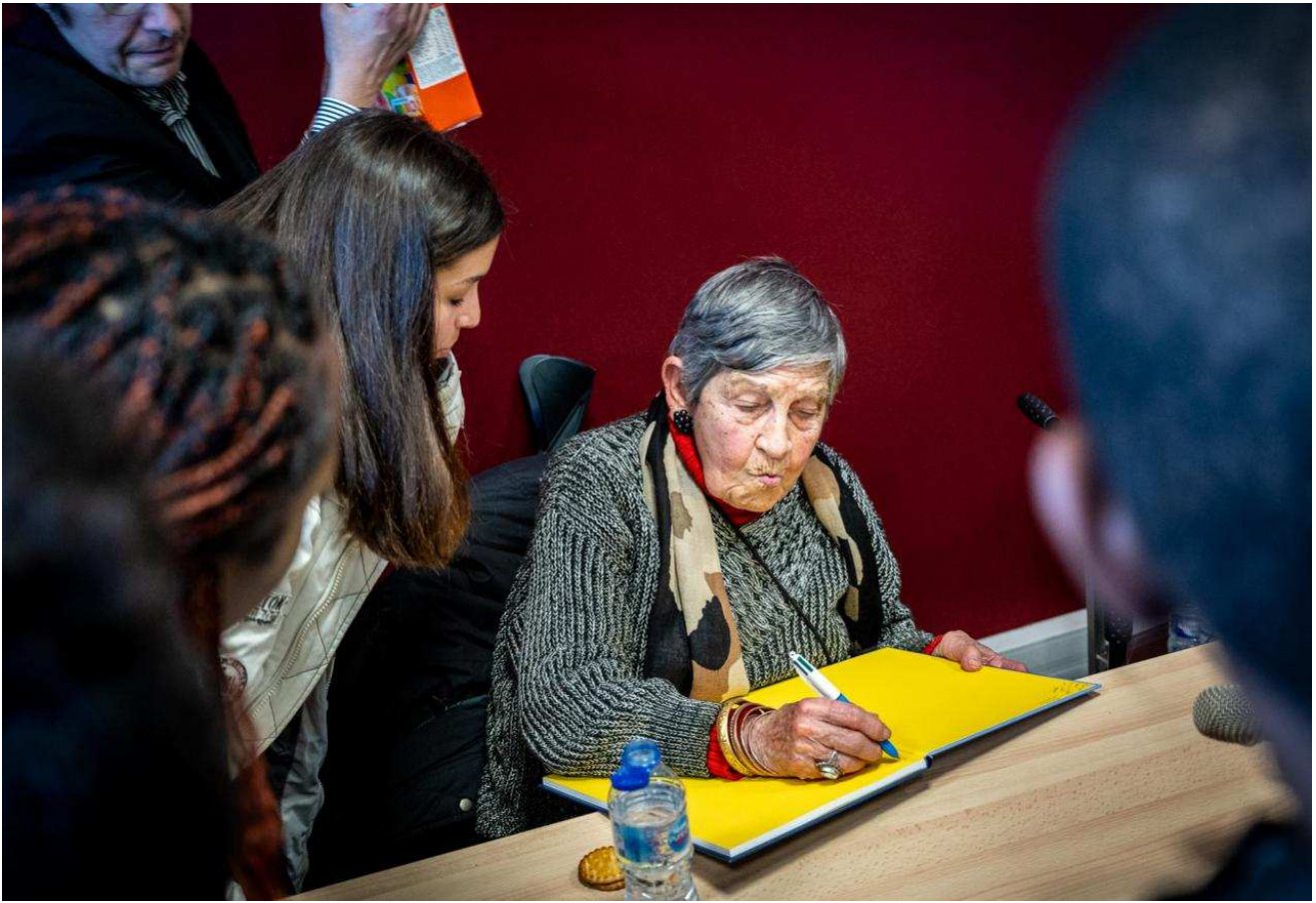
À dix-neuf ans, Ginette Kolinka est arrêtée avec son père, son jeune frère Gilbert et son neveu par la Gestapo à la suite d'une dénonciation. Joce Hue



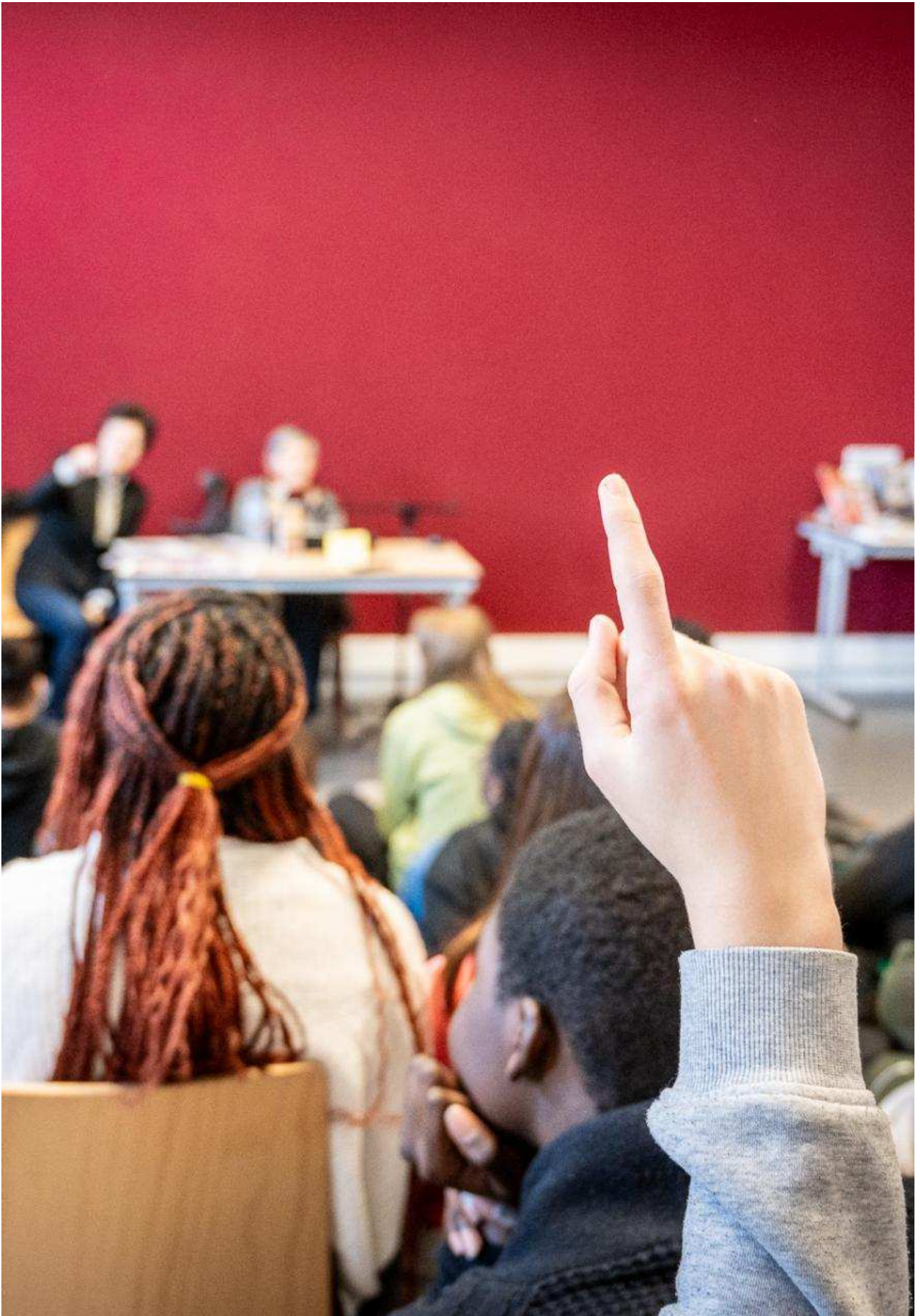
Un travail interdisciplinaire de quatre classes de troisième prolongé par une exposition. J.H.



« Pas de pardon pour les nazis, jamais ! » J.H.



Pour ses dédicaces, elle signe de son nom... Et de son matricule, tatoué sur sa peau : 78 599. J.H.



De nombreuses questions ont été posées à la déportée. J.H.